

UN HOMME EN MATERNELLE

Une discussion avec Roger ROUDET

Un homme qui enseigne en maternelle, c'est assez rare. Pourtant Roger Roudet est depuis septembre 1972 un des enseignants de l'école maternelle des Buttes à la Villeneuve de Grenoble (4 classes). Comment s'est-il situé ? Comment a-t-il été perçu par les enfants, les parents, etc. ? Quels renseignements tire-t-il de ces quinze mois ? Il fait ici le point... en même temps qu'il évoque certains aspects de l'expérience d'école ouverte de la Villeneuve de Grenoble.

— Roger Roudet, tu commences ta deuxième année en classe maternelle ; on n'est pas très habitué encore à voir un homme au milieu des enfants de cet âge. Pourquoi as-tu demandé ce poste ?

— Plusieurs facteurs ont joué. J'avais bossé avec des classes de transition, des classes pratiques et dans chacune de ces situations j'ai constaté qu'il était trop tard pour tenter de compenser tout ce qui avait mal marché au niveau scolaire... et que de toutes façons en un an, deux ans, trois ans on pouvait amener l'enfant à une meilleure expression mais au niveau des handicaps scolaires, par rapport à une possibilité, ne parlons pas des examens mais simplement d'une possibilité de réussite, c'était cuit quoi... Alors on pouvait amener l'adolescent à vivre plus agréablement ses dernières années de scolarité mais ça se limitait peut-être à ça... Il me semblait qu'il fallait s'y prendre plus tôt... Mais retourner à l'école primaire ça voulait dire retrouver des programmes (encore qu'on en fait un peu ce qu'on en veut des programmes)... des contraintes, des relations avec des collègues... Puis il y a eu le projet Villeneuve auquel je me suis intéressé. Enfin ma fille était en âge d'entrer à la maternelle et je trouvais que c'était un âge intéressant, ce qu'elle disait, faisait, c'était intéressant. Alors quand on s'est réuni l'équipe d'enseignants nommée à la première école de Villeneuve, l'école des Buttes, on a parlé de cette idée de mettre un homme en maternelle. Moi j'avais bossé, durant l'été en centre aéré maternelle et j'avais réalisé des trucs assez chouettes avec les gamins. Et autant mon souci en « transition » était de les faire revivre un peu, autant là, mon souci était de coordonner un peu toute cette vie, cette richesse des enfants et ça me séduisait beaucoup plus... Alors, tout s'est enchaîné : si j'avais postulé pour une classe en maternelle, je ne l'aurais pas obtenue. J'ai été nommé « adjoint geminé » puis à l'intérieur de l'organisation du groupe scolaire j'ai glissé en maternelle très facilement et puis ça a marché avec les trois autres filles. C'était une volonté de toute l'équipe au départ... et je me suis retrouvé instituteur en maternelle (1)... Mais à ce moment-là on s'est rendu compte que si je prenais une classe, rien n'allait vraiment changer : il y aurait une classe avec un homme et trois avec des femmes et alors la souplesse, la possibilité de choix pour l'enfant d'aller vers l'homme ou la femme n'existait plus... Alors tu vois, le

fait de mettre un homme en maternelle a obligé à reconsidérer le fonctionnement du groupe.

Comme on disposait de quatre salles de classe ouvrant chacune sur une zone polyvalente, une collègue a imaginé qu'on n'occupe que trois classes pour laisser en permanence un éducateur dans la zone polyvalente, car, en fonctionnant en école ouverte il était obligatoire qu'un assez grand nombre d'enfants se retrouvent là... Alors on s'est orienté vers un fonctionnement qui, sans supprimer tous les problèmes, me semble plus intéressant pour les enfants.

— Concrètement, tu n'avais donc pas une classe à toi. Tu étais à un moment donné, à un endroit déterminé, à proposer ou à animer une activité précise.

— C'est ça... Pour préciser les choses, les trois classes sont installées en ateliers permanents : dans l'une il y a peinture et dessin, l'autre offre modelage et menuiserie (il y a un établi...) et la troisième qui était réservée à la couture, aux marionnettes, etc., a été transformée cette année en salle d'accueil. Nous les enseignants, on va tantôt à un atelier, tantôt à l'autre, selon un rythme variable (en fait on s'est aperçu l'an dernier qu'on restait entre 8 à 15 jours dans le même atelier). C'était très intéressant cette formule car les enfants, au moins au départ, se fixent sur un adulte et pendant la première période (8, 10, 15 jours) ils ont tendance à rester dans l'atelier de cet adulte et à le suivre quand il change de salle. Ensuite, après une période variable quinze jours, trois mois, un an parfois ça dépend des gamins, ils arrivent à se détacher de l'enseignant et la circulation entre ateliers se fait beaucoup plus naturellement.

— Comment, dans cet univers souvent exclusivement féminin au niveau des enseignants (et on l'imagine mal autrement), as-tu été perçu par les gosses ? Ils ont été étonnés ? surpris ?

— Les gamins, non. Absolument pas — les gamins vraiment ça leur a semblé tout à fait naturel, normal...

— Mais, est-ce que tu n'as pas été l'être privilégié, choisi plus souvent parce que différent ?

Pendant le premier temps oui, je crois... Ce qui était étonnant c'est que c'était les gamins les plus paniqués par la rupture avec la famille soit qui venaient franchement et qui s'agrippaient à moi soit qui me tournaient autour ; si je leur tendais la main, ils s'en allaient mais ils n'arrêtaient pas de rôder autour de moi. D'autres m'appelaient « papa », etc. Et pendant un moment je me suis dit qu'il y avait bien besoin d'hommes en maternelle et pas que d'un.

(1) Depuis la situation administrative a été régularisée. Et le bulletin de salaire de R. Roudet mentionne désormais « instituteur maternelle ».

Au dernier mouvement un instituteur de l'Isère a été nommé officiellement adjoint en maternelle.



Photo ROULIER

— *Est-ce que ce statut privilégié s'est maintenu toute l'année ?*

— Non ! ça n'a duré qu'un temps. Après, on est arrivé à un équilibre... au bout du premier trimestre je crois. Pour les parents, d'ailleurs, ça a été un petit peu pareil. Il y a eu un phénomène de surprise au départ, surprise mêlée d'inquiétude : « qu'est-ce que c'est que ce bonhomme ? qu'est-ce qu'il fait là ? etc. ». On me demandait si j'étais médecin, psychologue, si je faisais des recherches... Il fallait vraiment être quelqu'un de particulier pour être en maternelle. Il n'était pas pensable, à priori de voir un instituteur en maternelle. Et puis, voyant qu'avec les gosses ça n'accrochait pas mal, ça a été l'engouement. Il y a eu une période aussi où j'ai été l'interlocuteur privilégié des parents. Quand il y avait un problème les parents venaient me voir moi, plutôt que les autres institutrices, il a fallu un trimestre pour qu'on arrive là aussi, à des relations plus normales pour que je sois perçu comme un individu comme les autres... sans préséance.

— *Ta présence à l'école a-t-elle amené un certain nombre de familles à s'interroger sur la place du père au sein de la famille et vis-à-vis de l'éducation des jeunes enfants, des relations qu'il pouvait avoir avec eux.*

— Oui on a abordé la question au cours des entretiens avec les parents (1)... il y a d'ailleurs eu des évolutions. Au premier entretien la maman était souvent seule,

(2) Une permanence hebdomadaire (17 à 19 h) permet aux parents qui le désirent de venir discuter avec un membre de l'équipe de l'enfant, de sa vie à l'école et à la maison, des problèmes éventuels qui peuvent se poser, etc.

mais par la suite on a vu arriver le papa et la maman... On ne peut pas dire qu'il y a eu une prise de conscience générale mais il y a eu un mouvement perceptible à ce niveau-là... encore que pour les couches sociales les plus défavorisées, ça n'ait malheureusement pas été très sensible. Homme en maternelle ou pas, c'est pas une préoccupation essentielle pour eux... et ma foi, étant donné leurs conditions d'existence ça se comprend, on ne peut pas leur en faire le reproche.

— *Et ta place dans l'équipe ? Est-ce que tu agis de la même façon que tes trois collègues ? Est-ce que tu t'occupes des mêmes tâches ? Ou bien ta qualité d'homme t'a-t-elle amené à te spécialiser ? Tu avais dit, lors d'un stage, que tu allais plutôt vers la menuiserie que vers la couture, par exemple.*

— Au niveau des activités avec les gamins, il y a des activités, telle la couture par exemple, où j'ai essayé d'aller, de m'y mettre. Mais d'abord je n'y allais pas de gaieté de cœur parce qu'on ne se refait pas comme ça... Et les gamins le sentaient... Quand ils me voyaient à l'atelier couture, ils venaient me dire « non ! non ! moi je reviendrai quand il y aura Suzy ».

— *Tu n'étais pas crédible ?*

— Non, non pas crédible du tout. Pas vendable... Mais quand aux beaux jours, on a imaginé de construire une pataugeoire, c'est plutôt moi qui m'en suis occupé plutôt que les enseignantes. Ceci sans qu'on se dise « ça, c'est la tâche de l'homme » ; il s'est trouvé que pour prendre les mêmes, aller travailler à l'atelier bois du quartier, c'est moi qui m'en suis occupé.

Autrement au niveau des tâches quotidiennes, par exemple des « pipi-caca », il n'y a vraiment aucun

problème... C'est même peut-être plus souvent moi parce que je ne veux surtout pas tomber dans le travers « ça c'est un rôle de femme »... Mais pour les autres ateliers on se partage les responsabilités... il y a peut-être l'atelier sport où je suis un peu privilégié encore que Bernadette y aille aussi beaucoup... Ouais ! Un moment je me suis dit : « T'es en maternelle mais t'es pas un bon instit de maternelle ; tu remplis pas toutes les tâches de l'institutrice habituelle »... Le fait que je ne sois pas crédible à la couture, ça me chiffonnait un peu. Mais finalement, je crois qu'il ne faut pas que l'homme en maternelle reproduise ce que ferait l'institutrice. Il faut qu'il apporte autre chose... L'important à mon avis c'est qu'il y ait des hommes et des femmes, et que les rôles soient complémentaires et que les gosses aient la possibilité de choisir.

— *En fait l'expérience permet d'offrir aux gosses plus de richesses, davantage d'ouvertures tant au niveau humain, au niveau des relations qu'en ce qui concerne les activités de tous les jours. Donc un éventail de choix plus large.*

— Oui, il y a non seulement choix au niveau des activités et de l'adulte ce qui pourrait se trouver dans un autre groupe scolaire fonctionnant de la même façon, mais aussi choix entre un homme ou une femme. ce qui me paraît aussi un élément très intéressant.

— *Si on essaie de faire le bilan, au bout d'un an, en dehors de cette ouverture dont tu viens de parler, que vois-tu comme points positifs ?*

— Il y a d'abord la mobilité offerte aux enfants, la richesse.

— *Oui, mais cela n'est pas tellement dû à la présence en tant qu'homme.*

— Oui bien sûr, elle est due au fonctionnement ; ce qui est très important c'est que ma présence nous a conduits à imaginer ce fonctionnement-là mais il y a aussi l'aspiration des autres membres du groupe car ça aurait pu se passer tout autrement.

Un autre intérêt ça a été les possibilités offertes au maître. Autrefois, je souffrais beaucoup de devoir plus ou moins reproduire les mêmes schémas, même si les créations étaient différentes. Là, je me sens plus libre ; des tas de choses sont possibles... du fait de l'ouverture des classes.

Il y a aussi parmi les points positifs l'image qu'on a des enfants : on a 4 images différentes du même enfant. Ça nous oblige, chacun de nous, à reconsidérer sans cesse l'opinion qu'on avait de chaque gamin... Par exemple l'an dernier on avait établi des bulletins de communication semestriels avec les familles. On a beaucoup discuté pour savoir comment on les réaliserait : mettre chacun un mot sur 150 fiches ça nous semblait pas satisfaisant alors on a essayé de se partager le travail en se disant : « Tiens, moi j'écrirai bien quelque chose sur X ou Y »...

Et à la fin on s'est aperçu que certains gosses avaient été choisis plusieurs fois, d'autres pas du tout. Et tout ça nous a fait réfléchir : il a fallu essayer de savoir pourquoi ça s'était passé ainsi. Cette année on a décidé de « se partager » les enfants tout de suite de façon à mener une observation plus précise... Alors chacun observe plus particulièrement 40 gosses.

— *Vous avez combien d'enfants ?*

— Trop, beaucoup trop. 150 pour quatre classes. Et ça

pose des problèmes assez terribles, surtout que cette année on voudrait rassembler toutes les informations que chacun peut donner sur chaque enfant au cours des réunions hebdomadaires qu'on a ensemble... C'est une sorte de tutorat...

Ensuite chacun fait la synthèse de ces observations... et les communique aux parents... Mais on pourrait aussi parler des points négatifs car il y en a aussi...

— *Il y en a ?*

— Oh oui ! L'essentiel ce sont les difficultés qu'on éprouve dans cette observation continue. On s'aperçoit qu'avec 150 gamins et 4 adultes si on veut noter effectivement — et en particulier les plus défavorisés — ce qui se passe, si tel gamin a parlé, ou pour l'un d'eux qui ne parle presque pas ce qu'il a dit un jour donné et dans quelles circonstances, si on veut faire ce travail-là et il faudrait le faire pour qu'on y voie clair et qu'on aide les gosses à progresser, ça veut dire qu'on passe au moins deux heures chaque soir à faire le point. Et ça on se dit qu'il faut le faire mais on n'y arrive pas... ou alors on s'y crève.

Il y a aussi des points négatifs qu'on peut éliminer. L'an dernier les gosses étaient accueillis dans la zone polyvalente et leurs parents venaient les y rechercher. C'était un lieu bruyant, pénible... on a donc essayé cette année de faire une salle d'accueil avec les porte-manteaux puis les gosses vont dans les ateliers. C'est une espèce de sas quoi.

— *Si je te suis bien, tu penses qu'en maternelle il faudrait promouvoir la mixité de l'équipe enseignante.*

— Oui, bien sûr.

— *Et tu crois qu'en tant qu'homme on y est bien préparé ? Est-ce que c'est difficile de s'adapter, de prendre une attitude qui convienne à des gosses de cet âge ?*

— Non ! pour moi, il n'y a pas eu de problèmes. L'adaptation a été facile... Physiquement, ça a été très éprouvant.

— *Le bruit ?*

— Oui, le bruit, mais en fait c'est pas tellement ça. En transition ou dans d'autres classes, il y a toujours un moment où on s'assoit, où on discute, où on souffle. Ici ça se passe jamais. On est toujours sur la brèche. Ces gamins, ils ont toujours des trucs à faire et des trucs à dire... et il faut être là. Donc physiquement j'en sors plus épuisé... Mais c'est une fatigue saine... Dans les autres classes, j'avais peut-être pas fait des kilomètres, j'étais moins crevé mais j'avais une tête grosse comme ça et j'étais toujours à me demander si j'avais atteint quelque chose, si j'avais servi à quelque chose, à quelqu'un... les difficultés, de toute façon viennent pas à ma condition d'homme ; ce qui me chiffonne, et ça doit chiffonner pas mal d'enseignants de maternelles, c'est que j'ai trop souvent l'impression que pour les parents l'école maternelle est nécessaire afin qu'ils puissent travailler, comme garderie.

— *Elle n'est pas perçue comme un élément d'éducation, un élément important ?*

— Non, non... Par exemple aux Buttes où nous fonctionnons avec le jardin d'enfants (1), certains gosses sont à l'école de 7 à 19 h et pour ces gamins-là, quelle que soit la pédagogie, quoi qu'on fasse même s'ils retrouvent à l'école un substitut du père ou de la mère, il y aura toujours quelque chose



Photo ROULIER

qui manque... ça concerne 10 % des élèves seulement, c'est pas énorme mais, comme par hasard, ce sont des gosses des milieux les plus défavorisés... et ces gosses passent 12 mois sur 12 dans ces bâtiments quoi ? Quoi qu'on fasse, on masque un problème extraordinaire...

— *Tu penses que les parents sont conscients de ce problème, qu'ils trouvent anormal qu'un gosse puisse rester 12 heures sans voir ses parents.*

— Oui ! certains... mais ils ne peuvent pas faire autrement... ça fait partie du système, de la société. Et il y a comme ça quantité de choses qui freinent. Aux Buttes par exemple, on est une des rares maternelles de France à accueillir les enfants de 2 ans. C'est très intéressant parce qu'à cet âge-là on peut tenter de résorber les handicaps, notamment au niveau du langage... mais à 35 gosses qu'est-ce que tu veux faire ? C'est dingue ! le soutien individuel de chaque gosse ça peut pas dépasser 10 secondes par jour... Et encore !

D'un autre côté les familles aisées qui pourraient payer quelqu'un pour garder leur gosse à la maison préfèrent l'envoyer en classe, ne serait-ce que 3 ou 4 demi-journées par semaine disent-elles. « Au niveau du langage, des relations sociales et en fonction de ce qui se passe aux Buttes, je sais que ce sera bénéfique pour le gamin. » Et tu peux pas aller contre ça.

— *Bien sûr d'autant que c'est la réalité ! C'est particulièrement sensible chez ma fille. En six semaines de maternelle, elle a fait sur le plan du langage des progrès considérables.*

— Puisque tu parles du langage, c'est un point sur lequel nous avons dû nous pencher l'an dernier car on nous a accusés, avec notre fonctionnement, de favoriser surtout ceux qui étaient autonomes, chez qui l'acquisition du langage était facile, etc.

On nous a dit : « Ce sont eux qui vont tirer le mieux parti de votre organisation... et ceux qui sont

(3) Des aide-maternelles accueillent les enfants de 7 à 9 h, s'en occupent de 12 à 14 h, et après les heures normales de classe : 17 à 19 h. Et pendant les congés scolaires le jardin d'enfants fonctionne de 7 à 19 h.

handicapés risquent de rester à la traîne. » Et on était assez inquiets à ce sujet ; on se demandait comment aider au maximum ces enfants handicapés. Et puis à la rentrée de septembre ça a été un peu l'euphorie pour nous. On s'est dit : soit l'école ne sert à rien, soit on est les meilleurs, parce que des gamins qui ne parlaient pas en juin ont démarré en septembre comme des flèches... Il y a eu un mûrissement et finalement ce mûrissement a été vécu sans angoisse... En effet faire des groupes de langage, c'est rassembler ensemble des enfants qui ont des problèmes similaires pour tenter de les aider à surmonter leurs difficultés... Et on a peur qu'inconsciemment, les gosses se sentent, sans l'exprimer vraiment, mais se sentent différents des autres.

Ça s'explique d'ailleurs qu'on mette si longtemps à constituer ces groupes et actuellement (4), on ne les a toujours pas faits.

— *En t'écoutant, je suis assez frappé par ta facilité d'adaptation... Je me demande si je me serais adapté aussi facilement. Car en fait, on abandonne là, l'essentiel de ce qui est notre outil dans les grandes classes : la parole — il faut trouver un substitut... Est-ce qu'on est assez adroit ?*

— Oui ! On n'est pas très adroit ; et puis il y a aussi tout l'homme qu'on a fabriqué en nous. Au début, dans la zone polyvalente, la zone centrale avec cage à écureuils, tréteaux, planches, coffres, etc. J'y suis allé, j'empilais les caisses, je faisais sauter les gosses, etc., je trouvais ça très pauvre. Puis un jour je me suis mis à grimper dans la cage à écureuils, je me suis mis à faire des trucs assez fous... quelqu'un qui nous aurait vus aurait dit « il est dingue »... mais ça a marché.

— *Etre avec eux quoi ?*

— Oui, être avec eux ! Pas jouer au petit gamin mais participer à leur vie, vivre avec eux, avoir leurs joies aussi quoi ?

Et quand à Noël j'ai construit avec eux, un arbre avec des chevrons, un arbre extraordinaire très différent du sapin de Noël traditionnel, j'ai éprouvé une grande joie... On a créé ensemble quelque chose : c'était un arbre vivant, une maison, une cabane... Une autre fois, parce que sur la route de l'école je voyais les gosses s'agglutiner autour des braseros des maçons, je leur ai proposé de faire du feu dans un vieux bidon dans la sablière... mais ça a été fascinant, du délire... En dehors du nombre de gamins, quand tout va bien, quand je pète la santé, je vais à l'école heureux, et je réalise à l'école des trucs que je ne peux pas réaliser chez moi par exemple.

— *C'est donc un peu un accomplissement pour tout le monde, s'il n'y avait pas autant de gamins.*

— Oui, s'il n'y avait pas autant de gamins. C'est vrai que malgré tout les gosses vivent un moment assez chouette mais on ne peut pas s'empêcher de se demander ce qu'ils vont raconter après et si on leur aura bien équipés pour ces « rencontres »... Si c'est pour après se faire recalser, et ne pouvoir rien faire de ses dix doigts, ça n'aura servi à rien qu'ils soient heureux autour d'un feu... C'est à ce niveau que je suis le plus angoissé. Mais je n'arrive pas à l'imaginer que je puisse enseigner ailleurs qu'en maternelle.

Propos recueillis par Claude CHARBONNIER
Ecole de Bresson
38320 Eybens

(4) Novembre 1973.